

PREMIER DE L'ABONNEMENT

PREMIER DE L'ABONNEMENT

Édition Quotidienne... 1000 1100 1200 1300 1400 1500 1600 1700 1800 1900 2000 2100 2200 2300 2400 2500 2600 2700 2800 2900 3000

Le Numéro



Cinq Sous

Édition Hebdomadaire... 1000 1100 1200 1300 1400 1500 1600 1700 1800 1900 2000 2100 2200 2300 2400 2500 2600 2700 2800 2900 3000

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE.

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1872

NOUVELLE-ORLÉANS, MARDI, MATIN, 13 SEPTEMBRE 1910

84ème Année.

IL Y A QUARANTE ANS.

30 août 1870.

Le maréchal de Mac-Mahon venait d'affirmer à Napoléon III, à la ferme de Bayel, que "tout allait bien", lorsque, vers les quatre heures du soir, il apprit, par les fuyards et ses officiers d'ordonnance, le désastre de Beaumont.

Il fallait adopter une résolution et la faire exécuter sur le champ; malheureusement, le duc de Magenta, alors qu'il pouvait choisir entre livrer une bataille le lendemain à Mouton ou le lendemain à Sedan, se laissa entraîner par ses hésitations, ou plutôt en retraite sur Mézières, préféra la retraite et la concentration sur Sedan.

Dans la soirée, le général Ducrot, qui avait dirigé son corps d'armée sur Illy, non sur Sedan, envoya de Carignan un de ses officiers d'ordonnance, le capitaine Bossan, avec mission de trouver le maréchal et de lui demander des instructions.

M. Bosan rencontra le maréchal près de Mouton. Celui-ci était très frappé du grave échec qui venait d'avoir lieu à Beaumont.

"Dites au général Ducrot, répondit-il au capitaine Bossan, de nous garder comme il pourra, qu'il protège la retraite soit par Douzy, soit par Carignan, je ne puis pas encore savoir ce que je ferai dans tous les cas, qu'il fasse partir au plus vite l'Empereur pour Sedan."

Le capitaine Bossan repartit donc au galop sur Carignan, pour porter au général Ducrot les instructions de Mac-Mahon.

laisser convaincre et décida son départ. Il fit appeler le baron Verly, colonel des Cent-Gardes, et lui ordonna de rejoindre Sedan avec les officiers d'ordonnance, les Cent-Gardes et les services d'escorte.

Un officier d'ordonnance se rendit immédiatement à la gare de Carignan pour demander un train spécial.

La gare était en désordre; plus de trois cents wagons de provisions se trouvaient là, encombrant toutes les voies. M. Pierre, qui faisait, ce soir du 30 août, fonction de sous-chef de gare, put néanmoins, en vingt minutes, former un train impérial avec ce qu'il réussit à trouver. Ce train se composa de la locomotive, un fourgon, un wagon mixte, comprenant une caisse de première et deux de seconde, et un fourgon de queue.

Napoléon III, prévenu, se rendit à pied à la gare, accompagné de trois généraux aide de camp, et prit place dans le compartiment de première classe avec un général; les autres se placèrent dans les secondes.

M. Pierre monta sur la machine avec le mécanicien et le chauffeur, et à 9 h. 45 le train s'ébranla, disparaissant dans la nuit, emportant l'Empereur des Français à sa destination, roulant sur Sedan.

Il était là, le malheureux Empereur, assis sur la banquette de ce vieux wagon de rebut, dont la lampe n'avait pu être allumée; jusqu'à Pourru-Brevilly, le point lumineux de sa machine à vapeur et trouvaient l'obscurité de la nuit. Plus loin, sur la gauche, à chaque instant apparaissaient les feux de bivouac des Allemands, se reposant après le combat de Beaumont; quelques fusées par moment sillonnaient les ténèbres.

Le train marchait très lentement, conduit avec prudence par M. Pierre; à Douzy, il fallut arrêter, des troupes françaises barraient la voie. "C'est l'Empereur", dit le conducteur. Les officiers livrèrent passage et le train fugitif reprit sa marche entre deux haies de soldats indifférents.

Voici Bazelles dormant sa dernière nuit, et, après la grande courbe, nouvel arrêt à Pont-Maugis: un officier de cavalerie, appartenant à Napoléon était dans le train, vint à la portière et lui remit une dépêche de Bazelles, arrivée ce soir-là. Que contenait cette dépêche, probablement vieille de plusieurs jours? Personne ne l'a su, personne n'en a parlé, personne ne la saura jamais.

Enfin, on stoppa dans la gare provisoire de Sedan, composée de bâtiments en bois et située sur la route de Donchery, à 400 mètres de la porte de Paris. M. Pierre, descendu en hâte de la locomotive, vint ouvrir la portière du wagon de l'Empereur; celui-ci ne bougea pas.

"—Sire, nous sommes à Sedan. Votre Majesté veut-elle descendre ou continuer plus loin?"

"—Mais où voulez-vous que j'aille?"

"—Sire, la voie est libre encore, nous pouvons aller jusqu'à Mézières; là, Votre Majesté sera en sûreté."

"—Oui, dit un général, nous trouverons là le corps d'armée de Vinoy, on pourra organiser une résistance en attendant le maréchal."

"—Non, à quoi bon? répartit l'Empereur. Je veux partager, quel qu'il soit, le sort de l'armée. L'armée vient à Sedan, restons à Sedan."

Le souverain descendit du train et, guidé par un employé de la gare, se dirigea vers la porte de Paris, à pied, suivi de ses aides de camp.

Il était environ onze heures du soir, la ville dormait, et, malgré la nouvelle du désastre de Beaumont, on se doutait guère qu'elle allait être le théâtre d'aussi terribles événements; néanmoins, on était sur la défensive, les postes étaient doublés et les portes fermées.

Arrivé à la porte de Paris, l'Empereur, qui était enveloppé d'un caban, ne se fit pas reconnaître; il fut reçu par le lieutenant de mobiles commandant le poste, M. Charles Veseron, plus tard avocat à Charleville et officier de réserve du 9^e de ligne, mort aujourd'hui; et, comme général, l'ordonna à cet officier de lui livrer passage et d'envoyer immédiatement prévenir le général de Beaumont, commandant la place de Sedan, de se rendre à la sous-préfecture.

Napoléon continua sa route, toujours à pied, et arriva à la sous-préfecture, distante d'environ 1,500 mètres de la gare, vers onze heures et demie.

On juge de l'émotion du sous-préfet et des serviteurs à l'arrivée de cet hôte inattendu; on s'empressa et, en peu de temps, le souverain eut à sa disposition, un salon et une chambre à coucher.

C'était la dernière étape, c'était le dernier toit officiel qui devait abriter l'infortuné souverain!

Le prologue de Beaumont-Mouzon est joué, le rideau se lève sur le drame de Sedan!

BARON ALBERT VERLY.

nant de mobiles commandant le poste, M. Charles Veseron, plus tard avocat à Charleville et officier de réserve du 9^e de ligne, mort aujourd'hui; et, comme général, l'ordonna à cet officier de lui livrer passage et d'envoyer immédiatement prévenir le général de Beaumont, commandant la place de Sedan, de se rendre à la sous-préfecture.

Napoléon continua sa route, toujours à pied, et arriva à la sous-préfecture, distante d'environ 1,500 mètres de la gare, vers onze heures et demie.

On juge de l'émotion du sous-préfet et des serviteurs à l'arrivée de cet hôte inattendu; on s'empressa et, en peu de temps, le souverain eut à sa disposition, un salon et une chambre à coucher.

C'était la dernière étape, c'était le dernier toit officiel qui devait abriter l'infortuné souverain!

Le prologue de Beaumont-Mouzon est joué, le rideau se lève sur le drame de Sedan!

BARON ALBERT VERLY.

édé à l'inondation des cales. On espère sauver une partie de la cargaison.

Seize passagers de seconde classe se trouvaient à bord du vapeur.

DEPECHEES TELEGRAPHIQUES

Le banditisme en Mandchourie.

Kharbine, Mandchourie, 13 septembre.—D'abord, déguisés en passagers, ont pillé aujourd'hui un vapeur russe qui fait un service régulier sur le fleuve Songari.

Le bâtiment se trouvait à une vingtaine de milles au sud de Kharbine lorsque les bandits, qui avaient pris passage dans l'entrepont, attaquèrent l'équipage, lequel offrit une résistance désespérée.

Le capitaine du vapeur et les armateurs, deux Russes qui se trouvaient justement à bord, ont été tués et de nombreux matelots et voyageurs blessés.

Les brigands ont mis au pillage le bâtiment et dévalisé les passagers.

Des chasseurs qui se trouvaient dans les parages du fleuve, ayant entendu les détonations à bord, ont donné l'alarme à Kharbine et un canonnière russe a été immédiatement envoyé à la poursuite des bandits.

Incendie à bord du vapeur "Océanifon".

Le Havre, France, 13 septembre.—Le vapeur "Californie", de la Compagnie Générale Transatlantique, parti de New York le 27 août, est arrivé ce matin au Havre avec un incendie dans ses cales de l'avant.

Le feu a été découvert peu après le départ de New York, et pendant toute la traversée l'équipage a lutté sans succès pour le circonscrindre.

A l'arrivée au Havre des secours ont été demandés aux pompiers qui ont immédiatement pro-

Ouverture de l'Exposition de Knoxville.

Knoxville, Tenn., 12 septembre.—L'exposition des Apalaches que Knoxville et toute la région Apalachienne du sud préparaient depuis onze mois, a été formellement ouverte aujourd'hui.

Elle est complète en tout, chose exceptionnelle pour une exposition.

Les cérémonies d'aujourd'hui ont été extrêmement brillantes. Il y eut une grande parade de rue ce matin et des discours ont été prononcés sur les terrains de l'exposition par le gouverneur M. R. Patterson, le maire S. G. Heiskell et le président William J. Oliver, de la compagnie de l'exposition.

Fusieurs milliers de personnes assistaient aux cérémonies, qui ont été courtes mais imposantes.

Le président Oliver a présenté le maire Heiskell qui a souhaité la bienvenue au gouverneur et aux visiteurs de l'exposition.

Le gouverneur Patterson a ensuite été présenté et il a formellement accueilli les visiteurs au nom de l'Etat. Il a parlé des grandes ressources de la région Sud des Apalaches et du bien qu'elle retirera de l'exposition.

Le président Oliver a fait un discours et l'ouverture de l'exposition a été suivie de l'ouverture du Midway Jungle, qui offre quarante-cinq divertissements attractifs de l'ordre le plus élevé. Les courses de chevaux de la semaine pour des bourses de \$10,000 ont été inaugurées cet après-midi. Le tournoi d'aviation qui durera les trente jours de l'exposition, a commencé par l'ascension du dirigeable de Sirobel et du ballon et triple saut de parachute de Coleman.

L'orchestre de Brooks a donné de splendides concerts ce matin et cet après-midi de la tribune de marbre de 20,000 dollars, érigée comme exposition permanente de l'industrie du marbre du Tennessee. Les feux d'artifice dans la soirée ont coûté au moins \$3,000 et représentaient nombre de pièces préparées pour l'exposition de Bruxelles qui a été récemment endommagée par le feu.

L'exposition du bétail, une des plus complètes que l'on ait jamais vues au Sud, a été ouverte cet après-midi. Celle des chevaux commencera demain soir et durera trois jours. Les bâtiments des mines et forêts, de l'agriculture, des arts libéraux et des beaux-arts, et ceux des femmes et des noirs ont été formellement ouverts cet après-midi et visités par des milliers de personnes.

Le taux spécial de un sou le mille sera adopté demain par les chemins de fer.

Les rues de la partie commerciale de la ville sont brillamment décorées et à midi aujourd'hui la plupart des maisons de commerce et des manufactures ont fermé leurs portes pour célébrer l'ouverture de l'exposition par une demi-journée de vacances.

Chinois arrêtés.

Springfield, Mass., 12 septembre.—Quatre Chinois qui tentaient d'échapper à la loi d'immigration ont été découverts aujourd'hui par les autorités dans un char chargé de balles de foin où ils se cachaient.

Ils étaient très affaiblis par le manque d'eau et leur présence dans le char qui se trouvait à la station du chemin de fer Boston et Maine a été trahie par l'un d'eux qui a avancé la main en demandant d'une voix faible qu'on leur donnât de l'eau. Le foin qui se trouvait dans ce char était conquis de Burke près de la frontière Canadienne de l'Etat de New York.

Mort d'une religieuse.

Philadelphie, 12 septembre.—Mère Marie Clément, supérieure générale des Sœurs de St-Joseph, est morte hier au couvent de Chestnut Hill, près de Philadelphie. La défunte qui était supérieure générale depuis plus de vingt ans, avait sous ses ordres plus de 600 sœurs dissimulées dans les divers Etats de l'E.U.

Napoléon III, venant de Bayel, étant arrivé vers cinq heures et demie à Carignan, avec sa suite.

Le souverain descendit chez le maire, M. Hablot; il occupa le premier étage de la maison que l'on peut voir encore aujourd'hui, faisant l'angle de la Grande Rue et de la place, presque en face de l'église. Dans une encoignure formée par la demeure du maire et la maison de M. Dumont, neveu de la sœur du roi de Rome, furent placés deux fourgons de vivres et de bagages; les Cent-Gardes furent campés dans le jardin d'une brasserie, près des Halles et de l'Hôtel de ville.

Napoléon III, en arrivant, changea de tenue, aidé par deux valets de chambre, but du bouillon, reçut M. Dumont et deux ou trois personnes; puis il descendit sur la place et, seul, en petite tenue de général, il se mit à arpenter fiévreusement le trottoir situé sous ses fenêtres, dans la Grande Rue, fumant machinalement cigarettes sur cigarettes, tandis que, sur la route du bar, s'écoulaient déjà une partie du ter corps, en route pour protéger la retraite de Douzy.

Entre sept heures et demie et huit heures, l'Empereur remonta dans ses appartements et se disposa à y passer la nuit, restant toujours sur l'impression que "tout allait bien".

A ce moment, arrivèrent chez M. Hablot le général Ducrot et le capitaine Bossan, qui demandèrent à être introduits sans retard. Le général annonça brièvement le désastre de Beaumont-Mouzon. L'Empereur ne voulait pas y croire et fit répéter jusqu'à dix fois au capitaine Bossan le récit des événements de l'après-midi.

Napoléon III était plus qu'ému et sous le coup d'un affaiblissement réel, et il ne cessait de dire d'un ton découragé:

"—Mais c'est impossible! Nos positions étaient magnifiques. Quelle fatalité, mon Dieu! Quelle fatalité! Quelle implacable fatalité!"

Le général Ducrot fit alors part de l'ordre qu'il avait reçu du maréchal au sujet du départ immédiat pour Sedan par le chemin de fer; l'Empereur refusa, disant qu'il voulait partager le sort des troupes, rester avec le corps qui protégerait la retraite et partir au milieu des divisions; le général Ducrot insista, déclarant que le présence du souverain le général ne pouvait augmenter les difficultés de sa marche rétrograde, mais il ne put obtenir une réponse définitive et se retira avec le capitaine Bossan.

Peu après le départ du général, l'Empereur, d'après les avis de ses aides de camp, fit part de

Napoléon III, venant de Bayel, étant arrivé vers cinq heures et demie à Carignan, avec sa suite.

Le souverain descendit chez le maire, M. Hablot; il occupa le premier étage de la maison que l'on peut voir encore aujourd'hui, faisant l'angle de la Grande Rue et de la place, presque en face de l'église. Dans une encoignure formée par la demeure du maire et la maison de M. Dumont, neveu de la sœur du roi de Rome, furent placés deux fourgons de vivres et de bagages; les Cent-Gardes furent campés dans le jardin d'une brasserie, près des Halles et de l'Hôtel de ville.

Napoléon III, en arrivant, changea de tenue, aidé par deux valets de chambre, but du bouillon, reçut M. Dumont et deux ou trois personnes; puis il descendit sur la place et, seul, en petite tenue de général, il se mit à arpenter fiévreusement le trottoir situé sous ses fenêtres, dans la Grande Rue, fumant machinalement cigarettes sur cigarettes, tandis que, sur la route du bar, s'écoulaient déjà une partie du ter corps, en route pour protéger la retraite de Douzy.

Entre sept heures et demie et huit heures, l'Empereur remonta dans ses appartements et se disposa à y passer la nuit, restant toujours sur l'impression que "tout allait bien".

A ce moment, arrivèrent chez M. Hablot le général Ducrot et le capitaine Bossan, qui demandèrent à être introduits sans retard. Le général annonça brièvement le désastre de Beaumont-Mouzon. L'Empereur ne voulait pas y croire et fit répéter jusqu'à dix fois au capitaine Bossan le récit des événements de l'après-midi.

Napoléon III était plus qu'ému et sous le coup d'un affaiblissement réel, et il ne cessait de dire d'un ton découragé:

"—Mais c'est impossible! Nos positions étaient magnifiques. Quelle fatalité, mon Dieu! Quelle fatalité! Quelle implacable fatalité!"

Le général Ducrot fit alors part de l'ordre qu'il avait reçu du maréchal au sujet du départ immédiat pour Sedan par le chemin de fer; l'Empereur refusa, disant qu'il voulait partager le sort des troupes, rester avec le corps qui protégerait la retraite et partir au milieu des divisions; le général Ducrot insista, déclarant que le présence du souverain le général ne pouvait augmenter les difficultés de sa marche rétrograde, mais il ne put obtenir une réponse définitive et se retira avec le capitaine Bossan.

Peu après le départ du général, l'Empereur, d'après les avis de ses aides de camp, fit part de

Napoléon III, venant de Bayel, étant arrivé vers cinq heures et demie à Carignan, avec sa suite.

Le souverain descendit chez le maire, M. Hablot; il occupa le premier étage de la maison que l'on peut voir encore aujourd'hui, faisant l'angle de la Grande Rue et de la place, presque en face de l'église. Dans une encoignure formée par la demeure du maire et la maison de M. Dumont, neveu de la sœur du roi de Rome, furent placés deux fourgons de vivres et de bagages; les Cent-Gardes furent campés dans le jardin d'une brasserie, près des Halles et de l'Hôtel de ville.

Napoléon III, en arrivant, changea de tenue, aidé par deux valets de chambre, but du bouillon, reçut M. Dumont et deux ou trois personnes; puis il descendit sur la place et, seul, en petite tenue de général, il se mit à arpenter fiévreusement le trottoir situé sous ses fenêtres, dans la Grande Rue, fumant machinalement cigarettes sur cigarettes, tandis que, sur la route du bar, s'écoulaient déjà une partie du ter corps, en route pour protéger la retraite de Douzy.

Entre sept heures et demie et huit heures, l'Empereur remonta dans ses appartements et se disposa à y passer la nuit, restant toujours sur l'impression que "tout allait bien".

A ce moment, arrivèrent chez M. Hablot le général Ducrot et le capitaine Bossan, qui demandèrent à être introduits sans retard. Le général annonça brièvement le désastre de Beaumont-Mouzon. L'Empereur ne voulait pas y croire et fit répéter jusqu'à dix fois au capitaine Bossan le récit des événements de l'après-midi.

Napoléon III était plus qu'ému et sous le coup d'un affaiblissement réel, et il ne cessait de dire d'un ton découragé:

"—Mais c'est impossible! Nos positions étaient magnifiques. Quelle fatalité, mon Dieu! Quelle fatalité! Quelle implacable fatalité!"

Le général Ducrot fit alors part de l'ordre qu'il avait reçu du maréchal au sujet du départ immédiat pour Sedan par le chemin de fer; l'Empereur refusa, disant qu'il voulait partager le sort des troupes, rester avec le corps qui protégerait la retraite et partir au milieu des divisions; le général Ducrot insista, déclarant que le présence du souverain le général ne pouvait augmenter les difficultés de sa marche rétrograde, mais il ne put obtenir une réponse définitive et se retira avec le capitaine Bossan.

Peu après le départ du général, l'Empereur, d'après les avis de ses aides de camp, fit part de

Napoléon III, venant de Bayel, étant arrivé vers cinq heures et demie à Carignan, avec sa suite.

Le souverain descendit chez le maire, M. Hablot; il occupa le premier étage de la maison que l'on peut voir encore aujourd'hui, faisant l'angle de la Grande Rue et de la place, presque en face de l'église. Dans une encoignure formée par la demeure du maire et la maison de M. Dumont, neveu de la sœur du roi de Rome, furent placés deux fourgons de vivres et de bagages; les Cent-Gardes furent campés dans le jardin d'une brasserie, près des Halles et de l'Hôtel de ville.

Napoléon III, en arrivant, changea de tenue, aidé par deux valets de chambre, but du bouillon, reçut M. Dumont et deux ou trois personnes; puis il descendit sur la place et, seul, en petite tenue de général, il se mit à arpenter fiévreusement le trottoir situé sous ses fenêtres, dans la Grande Rue, fumant machinalement cigarettes sur cigarettes, tandis que, sur la route du bar, s'écoulaient déjà une partie du ter corps, en route pour protéger la retraite de Douzy.

Entre sept heures et demie et huit heures, l'Empereur remonta dans ses appartements et se disposa à y passer la nuit, restant toujours sur l'impression que "tout allait bien".

A ce moment, arrivèrent chez M. Hablot le général Ducrot et le capitaine Bossan, qui demandèrent à être introduits sans retard. Le général annonça brièvement le désastre de Beaumont-Mouzon. L'Empereur ne voulait pas y croire et fit répéter jusqu'à dix fois au capitaine Bossan le récit des événements de l'après-midi.

Napoléon III était plus qu'ému et sous le coup d'un affaiblissement réel, et il ne cessait de dire d'un ton découragé:

"—Mais c'est impossible! Nos positions étaient magnifiques. Quelle fatalité, mon Dieu! Quelle fatalité! Quelle implacable fatalité!"

Le général Ducrot fit alors part de l'ordre qu'il avait reçu du maréchal au sujet du départ immédiat pour Sedan par le chemin de fer; l'Empereur refusa, disant qu'il voulait partager le sort des troupes, rester avec le corps qui protégerait la retraite et partir au milieu des divisions; le général Ducrot insista, déclarant que le présence du souverain le général ne pouvait augmenter les difficultés de sa marche rétrograde, mais il ne put obtenir une réponse définitive et se retira avec le capitaine Bossan.

Peu après le départ du général, l'Empereur, d'après les avis de ses aides de camp, fit part de

4% D'INTERET SUR LES EPARGNES

PEOPLES BANK

25 South-Camden Street

Le Premier Twice-a-Month Ladies' Home Journal

A PARU—10 SOUS

UNE REVUE COMPLETE de plus de 50 pages, donnant les dernières et plus élégantes modes d'automne de Paris pour jeunes filles et dames, entièrement représentées dans des gravures, ainsi que les plus nouveaux chapeaux, blouses et robes dans leurs couleurs primitives, venant directement des premiers ateliers de Paris—

Avec 230 Gravures de Modes

Nos Garçons Sont Partout

THE CURTIS PUBLISHING COMPANY PHILADELPHIE

Livré à n'importe quelle adresse sur demande à

R. W. ADAMS,

208 Cosmopolitan Bank Bld'g.